

# L'OR DE LA DAME DE FER

Thierry ROLLET

(extrait)

## CHAPITRE 1

### LE GRAND PROJET

**C**E fut donc le 15 novembre 1884 que notre « cousin des îles », Charles de Zeiss-Willer, effectua son entrée officielle dans la demeure non moins officielle de sa parentèle française.

Dire que ce fut un accueil chaleureux serait exagéré. Il est évident que, de prime abord, ce furent les particularités physiques de Charles qui suscitèrent plus de curiosité que de sympathie. Certes, c'était un bel enfant, de taille haute et de charpente robuste pour son âge, élevé au soleil dont il conservait la chaleur dans ses gestes, son comportement et sa voix ; ayant appris à le connaître pendant notre voyage, j'avais toujours apprécié, je l'ai dit, l'assurance, l'intelligence et la maturité, toutes vertus précoces dont il faisait montre à chaque instant. Néanmoins... car il y en avait un – et de taille – : c'était un « *moricaud* ».

Les quatre regards qui le jaugèrent dès son arrivée dans le hall d'entrée de notre grande maison n'eurent qu'à cligner une seule fois pour formuler ce jugement bien arrêté : ce très jeune cousin était vraiment trop coloré pour être un parent digne de ce nom, voire un Français tout simplement. Personnellement, jamais je ne m'étais senti offusqué de son teint de pain d'épices, de ses pommettes saillantes et de ses yeux en amande – bien qu'ils fussent d'une teinte verte analogue aux iris de son père, l'oncle Hubert. Mais Charles avait le visage de sa mère, que j'étais seul à appeler « tante Chini » et, pour nos ascendants conservateurs, c'était un défaut pour le moins rédhibitoire.

Je m'étais attendu à ce que tous quatre, sauf mon père, nous attendent au grand salon pour recevoir nos respects. Papa avait toujours à cœur de recevoir en personne les visiteurs annoncés dès la porte d'entrée. Cette fois, mes parents étaient accompagnés de l'oncle Pierre-Louis et de la tante Hélène, ménage compassé et en perpétuelle contemplation de lui-même, puisqu'il n'avait jamais eu d'enfant. Quant à mes deux sœurs, étant donné que nous étions un lundi, je savais ne pas les trouver là : Gaby était repartie la veille vers son institution de jeunes filles de Verdun et Liz devait encore subir les discours à l'eau de rose de Miss Denton, sa nurse anglaise dont elle faisait, en vérité, tout ce qu'elle voulait.

Ils étaient donc quatre à nous faire face, mains croisées et œil scrutateur – surtout vis-à-vis de Charles.

Pour rompre la glace, je m'avançai pour saluer mon père, qui, comme à son habitude, me serra d'abord la main, puis m'étreignit comme un père – ce qu'il ne faisait qu'en famille ; en société, la poignée de mains suffisait. Ma mère me tendit ensuite les bras et je l'embrassai sur les deux joues. Je serrai ensuite la main de mon oncle, puis m'inclinai devant ma tante pour qu'elle m'embrassât sur le front. Le rituel étant accompli, je m'effaçai pour désigner le nouveau membre de la famille :

– Père, Maman, mon oncle et ma tante, permettez-moi de vous présenter Charles, le fils de feu l'oncle Hubert et de son épouse Chini.

J'avais ajouté à dessin le nom de Chini, voulant l'honorer comme il convenait et ne pas faire de peine à mon jeune cousin. Je savais pourtant que cette épouse indienne ne serait jamais considérée comme faisant partie de la famille, même si, en vérité, elle n'en était pas la parente pauvre – bien au contraire ! De plus, étant majeur, j'estimais avoir le droit de m'exprimer comme je l'entendais et je ne voulais pas manquer cette occasion de le faire comprendre. Cependant, après ces présentations, seuls mes parents s'avancèrent. Mon père tapota amicalement l'épaule du jeune garçon et ma mère l'embrassa comme elle l'avait fait pour moi.

– Bienvenue, mon garçon, fit mon père.

– Tu es chez toi ici, ajouta ma mère avec un sourire qu'elle voulait affectueux, mais que je trouvai un peu forcé.

Charles leur répondit avec un amical respect en les appelant « mon oncle » et « ma tante ». Du coin de l'œil, j'observais le second couple Zeiss-Willer et je les voyais toujours compassés, vaguement réprobateurs. D'ailleurs, lorsque Charles s'avança pour les saluer, Pierre-Louis se contenta de tendre sa dextre sans un mot, tandis qu'Hélène demeurait en arrière, sans esquiver un geste. Quelque peu décontenancé, Charles balbutia :

– Bonjour, Monsieur. Je suis enchanté de vous connaître.

Pierre-Louis haussa les sourcils par-dessus son lorgnon :

– Ce « Monsieur » est votre oncle, jeune homme, jeta-t-il froidement, sur le ton d'un rappel à l'ordre.

– Bonjour, mon oncle. Je suis enchanté de vous connaître.

S'il avait escompté embarrasser l'adolescent, il s'était trompé. Il en fut de même lorsque Charles voulut s'avancer pour embrasser Hélène, comme il l'avait fait pour ma mère. Mais sa seconde tante lui tendit un piège en lui présentant simplement sa main. Charles la baisa en parfait homme du monde : ses parents lui avaient offert une éducation parfaite !

Je ne me sentais guère à mon aise ; en vérité, c'était moi le plus gêné de tous les présents. Je fus reconnaissant à Papa lorsqu'il donna le signal de la rentrée au salon. Charles resta sur place, puisque personne ne l'avait invité. Il fit bien car ma mère, ayant sonné, fit venir une domestique :

– Clémence, veuillez montrer sa chambre à Charles et l'aider à se rafraîchir et à se changer pour le dîner.

Ce qui équivalait à un ordre, dont le jeune garçon ne parut pas surpris. Il suivit Clémence sans un mot.

Quant à moi, je savais déjà sur quoi mon père allait m'entreprendre en me faisant asseoir à ses côtés au salon : certainement pas de l'agrément de notre voyage, qui lui importait fort peu par rapport à la grande affaire sur laquelle comptaient nos aciéries. Mon père ne perdait jamais de temps : il m'entretenait toujours sans tarder des sujets concernant notre entreprise, considérant comme un fait acquis que je devais m'y intéresser en priorité, en ma qualité d'héritier de l'affaire. Jamais je n'avais songé à me désister. Néanmoins, je ne pouvais m'empêcher d'estimer beaucoup trop froid l'accueil réservé au nouveau membre de la famille – nouvel héritier qu'il était, du reste, au sens juridique du terme. Par égard pour les miens, je préférerais dans l'immédiat mettre cette attitude sur le compte du jeune âge de mon cousin.

– Jacques, as-tu reçu une communication particulière pendant le séjour à Paris ?

– Non, Papa, je n'ai rien reçu.

Il parut fort contrarié, presque incrédule : comment était-il possible que personne ne m'eût contacté au *George V* ? L'oncle Pierre-Louis réagit plus négativement encore, jugeant cet « oublié » comme un manquement à la plus élémentaire bienséance : comment pouvait-on ignorer que le fils de Henri de Zeiss-Willer se trouvait de passage à Paris ? Comment pouvait-

on le négliger à ce point ? Je ne pouvais m'empêcher de sourire intérieurement à ce que j'appellerais leur candeur : ils m'accordaient décidément trop d'importance, comme si j'étais le Prince de Galles venant négocier l'Entente Cordiale ! Bien entendu, cette importance était surtout due à notre famille. Après tout, les Zeiss-Willer étaient tout d'abord de grands patriotes, puisqu'ils avaient déménagé – à leurs frais ! – l'entreprise familiale de la Moselle vers la Meurthe-et-Moselle, afin qu'elle ne tombât pas sous l'emprise des Prussiens ! Telle était leur façon de résister victorieusement à l'annexion de l'Alsace-Lorraine depuis le honteux traité de 1871 ! Ensuite, comment Monsieur Eiffel avait-il pu ignorer ma présence à Paris, habitué qu'il devait être des grands hôtels et des déplacements mondains ?

– Vous savez, mon oncle, répondis-je en m'efforçant de conserver mon sérieux, Monsieur Eiffel sort rarement de ses ateliers ou de son bureau d'études. Il pouvait très bien ignorer ma présence. Sans doute suis-je fautif moi aussi : j'aurais peut-être dû me présenter à lui...

– Certainement pas, fit mon père. Son projet d'une tour de fer de 300 mètres est arrêté depuis le 8 novembre, en même temps que la date de la prochaine exposition universelle : ce sera pour 1889. C'est pourquoi il nous a sollicités lui-même pour fondre les pièces dont il a besoin pour sa tour de fer. C'est donc à lui de reprendre contact.

J'en demeurai pantois. Ainsi, ce projet dont il n'était que vaguement question avant mon départ pour la Guadeloupe était devenu une décision gouvernementale arrêtée ? Le 8 novembre, soit une semaine plus tôt, nous accostions à Bordeaux, Charles et moi. Dans le train, les journaux ne parlaient pas de cette affaire, sans quoi le nom de nos aciéries eût été mentionné et nos compagnons de voyage, dont plusieurs lisaient des quotidiens, nous auraient bombardés de questions à ce sujet plutôt que de nous parler de l'oncle Hubert et du capitaine Danjou. Je devais apprendre plus tard que seules quelques personnes étaient alors au courant du projet : conserver le secret quelques temps encore ne donnerait que plus d'impact à l'événement.

Mais déjà, sans laisser mon père me donner d'explications complémentaires, Pierre-Louis mettait son grain de sel dans la conversation :

– Il faut que Jacques retourne à Paris immédiatement, décréta-t-il.

– Certainement pas, répéta mon père. J'aurai besoin de lui ici : il faudra bientôt que Jacques supervise la fabrication des pièces. Nous aurons assez à faire, toi et moi, pendant les pourparlers avec Eiffel.

J'osai émettre un avis :

– Pardonnez-moi, Père, mais il me paraît prématuré de fondre les pièces dès maintenant, alors qu'aucun contrat n'a été signé.

– Une commande a déjà été faite ! s'insurgea Pierre-Louis.

– Oui, renchérit mon père, répondant à mon coup d'œil surpris. Eiffel m'a contacté pendant ton absence pour commander 10 tonnes de poutrelles et de pièces diverses. Une commande modeste, certes. Sans doute veut-il juger notre production. En tous cas, son projet de « *Tour de 1000 pieds* » semble bien acquis désormais. C'est pourquoi je m'étonne qu'il ne t'ait pas contacté toi aussi, profitant de ton passage à Paris dont je l'avais informé.

Tout s'éclairait désormais. Je me sentis subitement très fier de me voir ainsi associé au grand projet familial auquel, je l'avoue, je n'avais cru que moyennement. C'est pourquoi, tout heureux, j'osai proposer :

– Père, envoyez-moi plutôt à Paris pour rencontrer Monsieur Eiffel. Je sais que Charles serait très content d'y retourner : Paris l'a beaucoup impressionné et il en profiterait pour apprendre sur le terrain les affaires de la famille. Il n'est jamais trop tôt pour bien faire !

Cette fois, ce fut tante Hélène qui intervint :

– Si c'est tout ce que tu as trouvé comme prétexte pour aller courir la prétentaine au lieu de faire ton travail ici...

– Hélène ! intervint Maman. Comment pouvez-vous parler ainsi ? Jacques est un garçon sérieux !

– Je souhaite qu’il le reste, ma chère Jeanne, rétorqua Hélène tout en se renfrognant, comme à son habitude.

J’avais toujours cordialement détesté ma tante Hélène. Elle ne cessait de nous critiquer, mes sœurs et moi, que pour prétendre nous éduquer. Sans doute se vengeait-elle ainsi de l’affront que lui avait fait la nature en la rendant stérile. Peut-être n’avait-elle aussi que ce moyen pour se consoler ou feindre d’ignorer les fréquentes infidélités de son époux, que son corps laissait sage et fort peu intéressé. Ces pensées, ou plutôt ces informations, pour irrévérencieuses qu’elles fussent, n’en étaient pas moins vraies puisque je les tenais de ma toute première – et très secrète ! – petite amie, une grisette prénommée Noémie qui avait été, durant un temps, la maîtresse de l’oncle Pierre-Louis... !

Mieux valait, pour le moment, revenir à des sujets autrement plus sérieux. Comme toujours, ce fut mon père qui trancha, m’informant que je devais trouver, sur le bureau de ma chambre, toute une documentation sur le projet de la « Tour de 1000 pieds » et que, pour la suite des événements, « *on verrait bien* ».

Sur ces entrefaites, Charles reparut au salon, tout pimpant dans le complet de tweed contre lequel il avait troqué son costume de voyage en serge beige. Il avait soigné sa mise, son nœud de cravate était parfait, de même que ses cheveux correctement ondulés et pommadés. Nous devons apprendre plus tard qu’il s’était arrangé tout seul, après avoir poliment refusé l’aide de Clémence. Maman l’assura qu’il était « *beau comme un sou neuf* ». Tante Hélène opina presque timidement – ce qui était chez elle une façon d’asseoir son autorité – que ces vêtements n’étaient peut-être pas de son âge. Puis, tout le monde se tut lorsque, sur un signal du chef de famille, on se leva pour se diriger vers la salle à manger.

© Éditions du Masque d’Or, 2017 (tous droits réservés)

**Lisez la suite dans *l’Or de la Dame de Fer*  
en vente sur ce site**